

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCHE.

—
CHAPITRE II.

La Passerelle.

Ma mère avait raison : j'étais un enfant terrible dont il fallait refrener les passions naissantes. Je ne tardai pas à abuser de la permission qui m'avait été donnée de jouer seul et en liberté dans le parc. Un des deux cygnes de la pièce d'eau mourut d'indigestion à la suite des poignées de ble noir et de ble d'Espagne que je lui prodiguais. Deux magnifiques faisans, l'otoguel de la volière, furent frappés à la tête d'un caillou lancé par une main aussi sûre qu'inconnue. Effarouchés par mes nombreuses et bruyantes visites, les pigeons désertaient l'un après l'autre le colombier. Autre fait plus grave : aidé d'Antoine, appelé par signes dans le parc, j'enlevai la très légère passerelle sur laquelle on franchit le ruisseau factice qui va de l'étang au petit bassin. Ce bel exploit accompli, nous nous cachâmes, Antoine et moi, dans un massif voisin, pour voir ce qui arriverait.

La mère d'Antoine lui avait recommandé expressément de m'appeler "Monsieur," et moi j'exigeais qu'il me tutoyait. Antoine obéissait à sa mère et à moi, ce qui lui mettait dans la bouche un langage assez baroque.

— Monsieur Georges, me dit-il lorsque nous fûmes dans le massif, j'ai fait mal en taidant à ôter la passerelle.

— N'ait pas peur, je prends tout sur moi.

— C'est égal monsieur Georges, je crois que nous avons eu tort. Veux-tu que j'aille remettre à sa place, la petite planche ?

— Je te le défends ! répondis-je en lui serrant fortement le bras.

Je venais d'entendre le bruit des pas d'un homme. Quelqu'un se dirigeait vers la passerelle. Quoiqu'il n'eût qu'un an de plus que moi, le fils du jardinier de Puyjoubert avait beaucoup plus de raison et de sens pratique. Je le vis ouvrir la bouche : il allait crier et avertir de l'absence de la passerelle. C'était trop tard. Le passant avait mis les deux pieds dans le vidé et était tombé dans le ruisseau. Je poussai un éclat de rire auquel répondit, comme un écho, un cri de douleur.

— Ah ! monsieur Georges, qu'avons-nous fait ? me dit Antoine. Cet homme est peut-être mort.

— Sauve-toi, lui répondis-je ; je réponds de tout.

La peur fut, cette fois, plus forte que l'amitié. Antoine quitta le massif et prit la course, non vers la porte du parc, mais dans la direction d'une petite brèche du mur, brèche qu'il connaissait pour m'avoir aidé à l'agrandir.

En conseillant au petit paysan de fuir, je cétais, je le dis en toute simplicité, à la bonté naturelle de mon cœur

et au caractère chevaleresque des Puyjoubert. Je voulais être seul à subir les reproches de ma mère et les châtimens de la justice.

Ma faute ne me paraissait plus maintenant une peccadille, mais un crime punissable au moins de l'amende et de la prison.

Je ne m'exagérais pas trop la gravité du cas. Il est certain que si j'avais eu seize ou dix-huit ans, au lieu de dix, j'aurais fait connaissance avec la gendarmerie et M. le juge d'instruction.

Le passant tombé dans le ruisseau n'était autre que Ganivet, le facteur rural, qui prenait d'ordinaire, afin de raccourcir son trajet, le chemin de la passerelle.

Outre un bain forcé, et partant peu salubre, Ganivet se fit quelques contusions et une entorse au pied droit. Il fallut beaucoup de bonnes paroles de ma mère et un billet de banque de mille francs pour guérir ses blessures.

Une affaire plus difficile à arranger, fut l'avarie éprouvée par la correspondance du facteur. L'eau, en pénétrant dans le sac aux lettres, avait mouillé la plupart des papiers qu'il contenait. Ma mère dut aller exprès elle-même à Bourges s'excuser auprès de M. le directeur de la poste. Ce fonctionnaire répondit qu'il avait déjà déferé le délit à ses supérieurs hiérarchiques, et qu'il n'y avait qu'à attendre la réponse. J'attendis un mois, pendant lequel la menace de la prison resta suspendue au-dessus de ma tête comme une épée de Damocles. Enfin, grâce à quelques protecteurs que ma mère avait à Paris, l'administration des postes voulut bien passer l'éponge sur l'offense faite à son facteur et à ses correspondances.

Il ne fut pas aussi facile de calmer le *Patriote Berrichon*. Ce journal démocratique, connu par sa haine pour le clergé, la noblesse et la bourgeoisie non républicaine, saisit aux cheveux l'occasion qui lui était offerte de déclamer contre l'aristocratie. Le déplacement de la passerelle fut dépeint comme un horrible guet-apens. J'aurais fait dérailler tout un train et causé la mort de cent voyageurs, que le *Patriote Berrichon* n'eût pas été plus fort. Pendant quinze jours, il ne fut question dans ses colonnes que de la méchanceté précoce du jeune Puyjoubert lequel d'ailleurs chassait la race, puisque ses ancêtres avaient été des tyrans de la pire espèce. Notez qu'à dix lieux de notre château, le pays est couvert des bienfaits de ma famille.

La *Voix de l'Auvergne* ayant voulu prendre ma défense et celle de la noblesse française et moderne, des flots d'encre coulèrent.

Ma pauvre mère, dont la santé était habituellement faible, tomba malade des chagrins et de l'ennui que lui causèrent cette déplorable affaire. Je promis à Dieu, à mon confesseur et à ma mère de me corriger. Cette promesse aussi sincère que mes larmes étaient amères et abondantes, fut tenue pendant trois grandes semaines. Il est vrai qu'il m'eût été difficile de faire des sottises, surveillé comme je l'étais par deux domestiques qui ne me quittaient pas plus que mon ombre.

Ma mère rétablie, je ne crus pas violer mes promesses en faisant tenir à Antoine un billet dans lequel je lui disais que